

UPA – Atelier "Regards croisés" du 6.12.2016 : "Étrangers à nous-mêmes" de Julia Kristeva (1988)

1 - PRÉSENTATION DE JULIA KRISTEVA, par Anouk Bartolini.

Je me suis en partie appuyée sur l'émission de Laure Adler sur France Inter « l'heure bleue » (octobre 2016))

J'ai d'abord établi un bref parallélisme entre Julia Kristeva et Tzvetan Todorov dont nous avons lu l'an dernier *Les abus de la mémoire*, parce qu'il y a des points communs dans leur itinéraire et je me suis posé une question à leur sujet :

- Ils sont nés en Bulgarie, appartenant à la même génération, lui né en 1939, elle en 1941.
- Ils sont arrivés à Paris dans les années 60, quittant un pays sous tutelle soviétique, ils franchissent la frontière de la langue en étudiant la linguistique, la théorie de la littérature, en devenant des spécialistes dans leur discipline et en écrivant en français des ouvrages traduits dans le monde entier.
- Dans la décennie suivante, ils franchissent les barrières académiques érigées entre les différentes disciplines, ce qui est mal vu dans l'Université française.

Est-ce leur situation d'étranger qui les autorise à transgresser les frontières linguistiques, intellectuelles, épistémologiques et leur donne une forme de liberté ?

Je reviens à Kristeva. De son enfance en Bulgarie, on peut retenir les différences culturelles entre son père et sa mère qu'elle a vécues non comme un déchirement, mais comme un enrichissement : son père était croyant, chrétien orthodoxe, théologien (c'était sa façon de se révolter contre le communisme), puis il a fait des études de médecine, sa mère était athée et biologiste. Kristeva, qui est athée, manifestera un intérêt pour l'histoire des religions, mais aussi pour le symbolisme religieux et la façon dont la croyance s'enracine dans le psychisme de l'individu (cf. l'ouvrage consacré à Thérèse d'Avila *Thérèse mon amour* 2006)

Elle quitte la Bulgarie, munie d'une bourse d'étude pour faire une thèse à Paris sur le nouveau roman. Elle arrive à Paris à Noël 1965. Un Paris en pleine effervescence intellectuelle autour du groupe et de la revue d'avant-garde TEL QEL. La revue axe sa recherche autour de la linguistique, de la théorie de la littérature, dans la mouvance du structuralisme. Kristeva rencontre Barthes, Foucault, Derrida et l'écrivain Philippe Sollers qui deviendra son époux. Et Kristeva affirme que seule l'atmosphère de liberté qui a précédé 68 a rendu possible le mariage entre ce jeune écrivain issu d'un milieu très bourgeois du Bordelais et cette bulgare. Elle publie son premier ouvrage en 1969, *Sémiotikè*.

Dans la décennie suivante, elle va, non seulement, faire des études de psychanalyse, mais devenir clinicienne. En même temps, pour ses propres travaux, elle va franchir les frontières des disciplines. Elle s'empare de la philosophie, de l'anthropologie, de l'histoire des idées, des religions. Elle a essayé aussi de dépasser les clivages entre les genres littéraires, elle a mêlé l'essai et le roman. Avec plus ou moins de bonheur... Pourquoi s'est-elle tournée vers la psychanalyse, intellectuellement et théoriquement ? C'est par rapport à une assimilation charnelle de la langue : la langue française qu'elle pratiquait dans ses premiers essais était intégrée, mais n'était que le système abstrait des linguistes, « la peau de la langue ». Elle a fait une psychanalyse pour entrer dans la chair du langage. On peut dire qu'elle a voulu que la langue française devienne « maternelle ». Cela l'a rendue proche des registres infantiles du langage, dont on a besoin dans la relation amoureuse charnelle. Elle s'est passionnée pour l'écrivain Colette qui fait jouer la sensualité dans la langue, elle lui a consacré l'un des trois tomes du *génie féminin* (les deux autres étant M. Klein et Arendt dans laquelle Kristeva retrouve ce sentiment de non-appartenance à un groupe, à une identité nationale). Quand on accède à ces registres de langue, on peut avoir un sentiment de renaissance.

La phrase de Colette que Kristeva aimerait que l'on grave sur sa tombe : « Renaître, ça n'a jamais été au-dessus de mes forces ».

A partir du moment où la psychanalyse est entrée dans sa vie subjective et intellectuelle, elle a toujours choisi dans le savoir ce qui renvoyait à une expérience intérieure, ce qu'elle appelle selon la formule des stoïciens « le toucher intérieur ».

Julia Kristeva se considère comme un passeur qui tisse des passerelles entre les cultures. Voici la façon dont elle se présente, face à une assemblée d'Américaines venues partager avec elle la difficulté d'« être une femme libre » : « Vous avez devant vous une citoyenne européenne, d'origine bulgare, de nationalité française, et qui se considère comme une intellectuelle cosmopolite. ». Car Kristeva est plus lue et reconnue par les chercheur(e)s américain(e)s que par le système universitaire français - à l'image d'un Roland Barthes ou d'un Michel Foucault -.

Célébrée dans le monde comme une intellectuelle française, mariée avec l'écrivain français Philippe Sollers, donc intégrée, Julia Kristeva n'en ressent pas moins encore « un sentiment d'étrangeté » au sein de la société française. Elle reprend la phrase de Proust : en France, il s'agit d'« en être ou ne pas en être », ce qui traduit l'enfermement dans des communautés. Elle tient à préserver son étrangeté, car, dit-elle, c'est une épreuve et une chance qui l'incite à traverser les frontières des disciplines, mais aussi les frontières en soi-même. « Que faire d'autre dans cette vie sinon passer ses propres frontières ? », s'interroge-t-elle... Sa devise ? « Je me voyage » (clin d'œil à la langue et titre de ses Mémoires.) dans la diversité des cultures, dans la pluralité de ses identités : elle essaie, dit-elle, de construire une identité en mouvement.

Roland Barthes lui a consacré un texte intitulé « L'Etrangère ». Pour lui, l'Etrangère n'est pas seulement celle qui change de place, mais celle qui détruit la place des choses, qui oblige les autres à changer de place. Elle écrit en 1988 *Etrangers à soi-même* où elle lance dans l'introduction son credo et son projet : on peut d'autant mieux apprivoiser l'étranger à l'extérieur de soi qu'on le reconnaît en soi.

MON AVIS SUR CET OUVRAGE :

C'est un ouvrage construit de façon curieuse, pour ne pas dire étrange, où elle annonce des fils conducteurs qu'elle ne tient pas et introduit des thèmes qu'elle n'annonce pas de façon explicite. Le premier chapitre « Toccata et fugue pour l'étranger » nous livre des considérations de type psychologique et sociologique sur l'étranger, pas n'importe lequel, celui qui arrive seul, sans famille et ne rejoint pas une communauté. Cet étranger a surtout le visage d'une étrangère, J. Kristeva, en personne, arrivée à Paris, seule, certes, mais avec un bagage linguistique et culturel en français. Elle émet l'hypothèse que l'individu qui choisit l'exil était peut-être déjà un exilé de l'intérieur, étranger à sa mère, incompris d'elle. Mais peut-on généraliser à tous les réfugiés économiques et politiques ? Pour développer le sens métaphorique de l'étranger, elle s'appuie sur *L'Etranger* de Camus, qu'elle analyse longuement, dont elle dit que l'indifférence est une carapace contre l'angoisse matricide, le morcellement archaïque.

J'ai retenu trois éléments que l'étranger approfondit dans son lent cheminement vers l'intégration :

- J. K. évoque la solitude qui s'exprime d'abord sous la forme d'une ivresse de liberté, à laquelle succède « le temps de l'orphelinat ». L'étranger, même en rupture de communication avec sa lointaine communauté familiale, éprouve alors une solidarité émue avec ses parents, dépositaire d'un passé familial et culturel. Vient alors une troisième phase, qui est celle où l'étranger largue les amarres, dépassant le deuil et se reconnaissant étranger à sa famille et à son pays d'origine, en voie d'intégration.
- Le passage des frontières peut libérer momentanément l'étranger des tabous et interdits sexuels transmis par les parents, d'où des épisodes de frénésie sexuelle, formes de défi à la morale familiale, « éclatement du refoulement », dit-elle. Mais ces brèves explosions peuvent être suivies de somatisation lorsque l'abandon du ou des partenaires réveille de vieilles blessures.

- Les plus beaux passages sont consacrés à son rapport à la langue. Elle parle de l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, coupée « de la mémoire nocturne du corps, du sommeil de l'enfance ». La nouvelle langue est alors artificielle, elle prend la forme d'une nouvelle peau, mais ce n'est qu'une peau. Entre deux langues, l'étranger s'enferme dans le mutisme et se précipite alors vers le « faire ». L'étranger va alors utiliser la nouvelle langue avec une sophistication exagérée (parle-t-elle d'elle et de sa tendance au maniérisme ?) car il n'a que la force de la rhétorique. Souvent une cure psychanalytique est nécessaire pour faire de la langue du pays d'accueil sa langue maternelle.

Elle distingue deux types d'étrangers :

- Ceux qui nourrissent leur blessure, dans la nostalgie d'une terre maternelle, paradis perdu. Obsédés par la quête des origines, ceux-là seront les chantres d'un nationalisme crispé, ce que Kristeva développera dans les chapitres suivants de son ouvrage.
- Ceux qui se projettent vers un ailleurs, une terre promise. Ceux-là sont appelés à être des citoyens du monde, des cosmopolites. C'est son cas.

Il me semble que cette oscillation entre différentes formes de cosmopolitisme et de nationalismes constitue l'ossature des chapitres suivants, à dominante historique et littéraire. Donc, après un premier chapitre où J. K. se penche sur la situation subjective de l'étranger (et surtout d'elle-même, l'étrangère), elle envisage les différentes étapes de la culture européenne et les changements de statut de l'étranger, depuis les racines judéo-chrétiennes et grecques jusqu'à nos jours. Trois de types d'universalismes se dessinent : le christianisme, le rationalisme cosmopolite du XVIIIe siècle et la psychanalyse.

Autant j'ai apprécié le premier chapitre où elle parle de ce qu'elle connaît le mieux de l'intérieur : elle-même, autant j'ai trouvé indigestes les chapitres suivants : une interdisciplinarité laborieuse, des résumés de travaux historiques mal intégrés avec de temps à autre une volonté d'éclairage psychanalytique qui n'est souvent qu'une grille de lecture plaquée sans nuances: ainsi le parallélisme entre les rites et dogmes chrétiens (communion, résurrection) censés vaincre le clivage psychotique et la thérapie freudienne. Les chapitres littéraires sur la Renaissance et le XVIIIe siècle me semblent les moins réussis. Or, la littérature est son domaine ! Elle saute d'un auteur à l'autre sans contextualiser : il s'agit des plus grandes œuvres à propos desquelles elle mélange le résumé et le commentaire. Ainsi dans *Le Neveu de Rameau* qui oppose *Moi* et *Lui*, elle transforme les deux personnages en *Moi-philosophe* et *Lui-étrange*, probablement pour mieux servir le propos de son livre, mais en détournant l'intention de Diderot. J. K. veut peut-être faire œuvre de vulgarisation, mais ce n'est ni de la vulgarisation ni de la critique littéraire savante. Autrement dit, personne ne s'y retrouve, ni le lecteur qui connaît les œuvres, ni celui qui ne les a pas lues.

Il s'agit donc d'une œuvre bancale, insatisfaisante, mais traversée par moments de fulgurances poétiques révélant une attention subtile à l'expérience intérieure de l'auteure.

Mais si on veut une œuvre posant les différences entre les universalismes, les nationalismes et les relativismes culturels d'une façon argumentée, « scientifique » et néanmoins lisible, il faut lire *Nous et les autres* de son compatriote Tzvetan Todorov, publiée une année après *Etrangers à nous-mêmes*.

2. DÉBAT (résumé par François Riether)

Les critiques ont été vives et nombreuses.

Cet ouvrage contient certes quelques remarques pertinentes, mais elles sont noyées dans un épouvantable charabia amphigourique, un fatras pédant. Tout est mélangé, ce qui n'aide pas à avoir les idées claires, tant certains passages semblent hermétiques.

Kristeva procède par assertions et tend à essentialiser les personnes, l'exemple le plus cité étant ce qu'elle écrit à propos de « l'explosion érotique des femmes espagnoles ou musulmanes une fois installées en France. (...) La façade du christianisme et même la tyrannie de l'Islam sont balayées par ces nouvelles perverses prêtes à tout, certes pour réussir, mais surtout pour jouir, à mort ! » (p.47).

Kristeva généralise sans doute à partir de son propre cas ; mais alors qu'elle s'est de suite intégrée aux milieux intellectuels français, elle ignore tout de la situation réelle de nombreux réfugiés et immigrés (en particulier des femmes), qui ne disposent pas du même capital social et culturel qu'elle. Les camps, les bidonvilles, les cités ne sont pas son monde.

On peut reprendre point par point son analyse de la situation de l'étranger dans l'histoire de la civilisation européenne depuis les Grecs, et trouver à chaque fois matière à critique : allusion trop rapide aux lois de Périclès sur l'autochtonie, interprétation biaisée du stoïcisme, lecture restrictive de Rabelais et de Montaigne (qu'elle qualifie de "moi désinvolté!"), débuts de l'imprimerie situés en 1550 (p. 180) alors que la bible de Gutenberg date de 1455 ; elle passe totalement à côté de l'essentiel aussi bien chez Montesquieu que chez Diderot – son commentaire du "Neveu de Rameau" laisse pantois tous ceux qui admirent l'humour, la finesse et la culture pétillante de notre grand encyclopédiste. Quant à Hegel, elle semble s'être perdue dans les méandres de la dialectique.

Bref, un regard très personnel, voire narcissique dans la mesure où elle projette sa propre vision du monde sur les auteurs qu'elle commente.

Ses meilleures pages – et comme par hasard les plus claires - concernent l'hommage rendu à la langue maternelle, dont la langue du pays d'accueil ne pourra que très difficilement égaler l'intime familiarité (constat confirmé par les neurosciences).

Les passages historiquement les plus justes - et les plus faciles à lire – concernent la Révolution française (accès à la citoyenneté des juifs et des protestants, rôle des émigrés), ainsi que le développement du sentiment national en Allemagne à partir de Herder et des romantiques, qui ont fait de la langue le fondement de la culture (Bildung) nationale.

C'est dans ces chapitres que Kristeva exprime le mieux la tension entre universalisme et nationalisme qui caractérise le XIX^{ème} siècle européen.

Les dernières questions ont porté sur le rapport de ce texte avec l'actualité. Kristeva ne pouvait évidemment prévoir le drame que vivent aujourd'hui des millions de réfugiés, ni le retour des pires discours xénophobes. Il convient de situer son essai dans le cadre du mouvement intellectuel dominant à l'époque où il a été écrit, que l'on pourrait qualifier de "post-structuraliste".